

LORINE NIEDECKER

LE SEAU DE GRANITE

POEMES CHOISIS

traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 23 juillet 2021

PREFACE DE CID CORMAN
(Kyoto, 1985)

Lorine Niedecker m'a désigné comme son exécuteur testamentaire – sans que j'en sois prévenu, car la mort l'a surprise brutalement – dans un de ses derniers actes conscients, et cela sans doute pour l'unique raison qu'elle savait que je partageais profondément son désir de faire connaître son œuvre. Elle écrivait avec simplicité – malgré les échos embarrassés qu'elle suscitait chez ses contemporains des villes – dans un style proche de la littérature « populaire ». C'est la raison pour laquelle elle avait intitulé son premier recueil *New Goose*¹ : non seulement parce qu'elle se sous-estimait mais pour inscrire ses « comptines » dans la tradition du premier livre américain de comptines, avec la volonté qu'elles soient aussi « immédiates », mémorables, obsédantes, que les meilleures de cette tradition.

Elle mit toute son expérience de la vie dans sa poésie, qu'elle pratiquait avec la précision et la concision d'une tonalité musicale. Elle n'a jamais vraiment aimé les lectures publiques de poésie (le seul enregistrement qu'on ait de sa voix est celui que j'ai réalisé chez elle au bord du lac Koshkonong, sur son île bien aimée de Black Hawk – près de l'endroit où elle naquit de parents appartenant à la classe ouvrière – malgré ses protestations, environ six semaines avant sa mort, survenue le dernier jour de 1970). La poésie était pour elle quelque chose que chacun devait lire – dire – garder pour soi. Une musique apaisante.

Elle avait soixante-sept ans. Elle aurait aimé disposer de plus d'années pour pouvoir exprimer toute la poésie qui était en elle. C'était une petite femme gracieuse, effacée, qui paraissait toujours sur la réserve, avec des lunettes à verre épais qu'elle portait depuis son enfance. Elle était franche avec les autres autant qu'avec elle-même, sans être jamais grossière, car elle était toujours attentive aux autres et ressentait un bonheur presque palpable dans le privilège de leur présence. Sa poésie se nourrit des voix plus que de l'histoire – du roc de l'esprit sans fard et de la relation humaine.

En même temps, sa poésie était imprégnée par un sens profond du *De rerum natura* : des choses de la nature. Parmi ces choses de la nature – oiseaux, rochers, herbes, fleurs et la terre elle-même – elle aimait plus que tout les arbres, en particulier ceux qu'elle avait vus plantés par son père dans l'île. Son amour ne consistait pas seulement à connaître le nom des êtres et des choses ce qui l'entouraient, mais aussi leur origine – leurs couleurs – leurs saisons – leurs relations avec la vie humaine et les relations de la vie humaine avec le monde. Comme elle me l'avait dit lors d'une de nos rencontres à propos de son mari, Al Millen (qui est parti lui aussi) : « il raffole de science-fiction mais pour moi la science me semble plus fictionnelle que n'importe quelle histoire qu'on pourrait inventer. » Elle préférait la science, parce qu'elle préférait que tout soit clairement examiné, clairement exprimé.

C'est une des caractéristiques de son travail : non seulement la façon dont elle marie le langage et la nature, le monde véritable du dehors et celui du dedans, mais aussi la façon dont elle épouse les choses et les voix de celles qu'elle attire à elle – c'est pourquoi on l'entend toujours venir au travers d'elles (et de travers). C'est de ces choses elles-mêmes qu'elle tient ce timbre de voix plus vaste, plus profond – que nuançaient toujours un entrain et une joie incroyables – et qu'accentue son souci

d'explorer toujours plus avant les épreuves du vivre-mourir² qui l'assaillaient et lui permettaient de passer au travers d'elles.

J'ai écrit de nombreux poèmes dans ma relation avec elle et en pensant à elle – à partir de ses propres mots et dans notre correspondance infinie – constamment. Je remercie les dieux, s'ils existent, de m'avoir fait partager un peu de sa « vie ». Peut-être en sera-t-il de même pour vous, à mesure que vous la connaîtrez mieux. Ce poème récent vous soufflera comment ce partage se fait :

Soudain
un appel d'oiseau
le fait ressembler

(j'ignore
pourquoi) à des
vacances

c'est comme recevoir
une lettre
de Lorine.

TABLE³

ARBRE MON AMI

Le balancier

Arbre mon ami*

Le long de la rivière*

Faucon Noir tint bon

Tu te souviens de mon petit seau de granite?

L'homme du musée

Mr Van Ess

Ne tire pas sur le rôle

Asa Gray

La corde à linge

Et voilà, le printemps

Le vieil homme qui pêchait à la senne

Tu es mon ami*

Paul*

Vieille Mère*

Quelle horreur*

Il vécut - étés d'enfance*

J'ai connu un homme propre sur lui*

Pendant la grande chute de neige*

Neige balayée, Li Po

Les tombes

Je me suis arrachée à la boue du marais*

Ma mère a vu le crapaud vert des arbres*

La frénésie d'achat du Temps me rend malade

Je t'ai perdu contre l'eau, été*

Entends*

Blancheur des mouettes*

Maison sciée de frais*

Couvercle de boîte de pop-corn*

Prend feu, fuse*

Ô marais en ta saison*

Grande récolte*

Juillet, les jaseurs*

Les gens, incroyable*

L'énergie rougeois aux lèvres

1937*

Années de la dépression*

L'homme affûté et charmant

Qui était Mary Shelley*

Je suis restée éloignée de la poésie*

CENTRAL DU NORD

Ma vie est suspendue*

Pâques*

Prends ton soûl

Donc en un an*

Crépuscule*

Quelque chose dans l'eau*

Cette vague sauvage*

Linné en Laponie*

Club 26*

A la lumière de Léonard*

Les hommes laissent la voiture*

Egalement digne d'éloges*

Danseurs sur la glace

Je peins la rue

Certains surnagent*

Travail de poète*

A ma pompe à pression*

Rêve alcoolique

S'agit-il d'abord

LAC SUPERIEUR*

TRACES DE CHOSES VIVANTES*

MA VIE AU BORD DE L'EAU*

WINTERGREEN RIDGE*

CLAVECIN ET POISSON SALE

TRADITION*

Vœu de Pâques*

Lavomatic*

La radio*

Je me suis mariée*

Ton érudition*

THOMAS JEFFERSON*

NURSERY RHYME*

TROIS AMERICAINS*

THOMAS JEFFERSON A L'INTERIEUR

FORCLUSION*

SES TAPIS ONT FLEURI*

DARWIN*

I

ARBRE MON AMI

Le balancier
de la pendule
bien souvent brille mieux
que mes cheveux
...
Je le vois bien.

Faucon Noir⁴ tint bon : C'est pour cette raison
que la terre ne peut être vendue,
on ne peut que la traverser
et je suis vieille.

Le général du Jeune Lincoln est parti,
l'arbre à banane est en fleur,
et depuis, Faucon Noir,
la raison se fait rare.

Tu te souviens de mon petit seau de granite⁵ ?
Son anse était bleue.
Pense à ce qui est advenu de ma vie –
C'était assez pour la tenir à bout de bras.

L'homme du musée !
J'aimerais qu'il ait pris le crachoir de mon père !
Je vais sortir ce crachoir
et l'enterrer
avec une pierre dessus.
Parce que sans cette pierre dessus
il reviendrait.

Mr Van Ess a acheté 14 gants de toilette ?
Quatorze gants, Ed Van Ess ?
C'est pour en faire don
à l'église, j'imagine.

Il boit, vous savez. Le jour où nous avons déménagé
il est entré dans la cuisine complètement cuit,
a chamboulé les affaires de ma sœur Grace –
mis les épices au mauvais endroit.

Ne tire pas sur le râle !
Laisse ton grand-père se reposer !
Il a beau voir tes yeux de sauvage
il tombe de sommeil,
le long tuyau de sa pipe
sur le rouge sombre de sa veste.

Asa Gray a écrit à Increase Lapham⁶ :
prenez bien soin
de mes animaux domestiques, les herbes.

La corde à linge est tendue
mais pas une figure du mât totémique ne distingue la tribu Niedecker
des autres ; tous les sept jours ils font la lessive :
vènèrent le soleil ; craignent la pluie, l'œil des voisins ;
lèvent les mains de la terre vers le ciel,
et suspendent ou détachent tout leur blanc.

Et voilà, le printemps se déverse sur la terre
inonde le sol, la pompe, la machine à laver
de la femme qu'amarre à ce rivage bas sa surdité.

Au revoir les lilas devant la porte
et tout ce que j'ai planté pour l'œil.
Si je pouvais entendre – trop de bavardage dans le monde,
trop de vent qui lessive, lessive
la bonne boue noire.

Ses cheveux ont poussé.
Grandes oreilles aveugles.

J'ai gâché toute ma vie dans l'eau.
Mon homme ne possède que des bateaux percés.
Ma fille, qui écrit, est assise et surnage.

Le vieil homme qui pêchait à la senne
pour donner une éducation à sa fille
voit se lever Mars la rouge :

Quels mensonges
cache-t-elle ?

Les remous de l'eau froide
se métamorphosèrent dans l'épuisette
en une constellation des Poissons
jusqu'à lui faire mal
aux bras.

Neige balayée, Li Po,
sous la lune à 40 watts de l'aube
sur la route qui fonce de la maison
vers le bureau

Veillé sur ma petite poêle brune
comme sur une vache – elle donne de la chaleur.
Printemps – la paix du marais avec le coââ-coââ des grenouilles
éclate.

LES TOMBES

Tu étais ma mère, buisson de pomme-épineuse,
armée contre les coups sauvages de la vie.
Mais toi mon père catalpa
tu te tenais serein comme à présent – il refusait de voir
que l'autre femme, l'oiseau-mouche qu'il hébergeait
prenait grand soin
des pétales qui tombaient de son porte-monnaie –
la tête ailleurs.

La frénésie d'achat du Temps me rend malade.
Le bidon de pétrole hyper-cher qui est dehors contre le mur
pour le poêle coûte aussi cher que lui.
J'ai besoin d'un piano

sur lequel je pourrais chanter « Quand aux sessions
de douce et silencieuse pensée »⁷
la valeur réelle augmente
cela réchauffe.

L'énergie rougeie aux lèvres –
une cigarette –
mesure de l'homme en suspens...

sous lui des pelotes
plus grandes, plus blanches que celles des hiboux –
Quelle pensée brûle ici ?

L'homme affûté et charmant se déplaçait comme s'il dansait
pour me mettre à l'aise entre les murs de verre lumineux
du bureau qui semblait à l'air libre. Les affaires

n'étaient pas la seule corde à son arc. Il connaissait la musique, l'art.
Avait un cœur. « Avec des yeux comme les vôtres je vais devoir penser
au dictaphone » ou peut-être avait-il dit flûte ?

Sa sensibilité – elle vous paralysait.
Et les voisins diraient : « elle prend des cours
de dictaphone » comme on dit de saxophone.

Il a donné le travail à une autre.

II

CENTRAL DU NORD

Prends ton soûl
de ce fabuleux
cliquetis de grenouille

d'avril
wagon de marchandises des basses terres
dans la nuit

DANSEURS SUR LA GLACE

Dix mille femmes
et moi
la seule
en bottes

Danse de la vie :
ils se rencontrent
il lui tient la jambe
haute

Je peins la rue

Je fusionne les maisons
en une coupole couronnée de tourelles
Je fais toute une histoire

de la croix de néon du cabaret d'en bas –
vue d'ici on dirait vraiment une croix –
J'honore l'énorme dôme bleu du lointain
qui a du sens pour le type qui tombe d'en haut

Rêve alcoolique
qui le fit courir
 hors de chez lui
 pour revenir
apprendre

comme la maison
dans cette vieille partie
 de la ville le laisse
 en peine :
pourquoi

ce que j'aime
te ferait mal ?
 Ton oreille
 est froide ! – ici,
bois

S'agit-il d'abord
d'être légère pour penser
ou de crème fraîche épaisse

Beaucoup de choses gagnent
en parfum grâce au bacon

Bonne Vie, Mon amour :
as-tu jamais essayé
cette merveille – la moelle
de l'os ?

Et n'aie pas peur
de verser du vin sur le chou

III

CLAVECIN ET POISSON SALE

THOMAS JEFFERSON A L'INTERIEUR

L'hiver lorsqu'il n'y a pas de fleurs

Le Congrès loin de chez soi

L'amour est le bel et bon usage
qu'une personne fait d'une autre
(à sa fille Polly dans la lettre sur les fraises)

Les grenouilles chantent – puis d'un coup
toutes les lumières s'éteignent

Le pays avance vers les violettes
et les aconits

Notes du traducteur

¹ *The real Mother Goose book of American Rhymes*, qui tient son nom à la fois des *Contes de ma mère l'Oye* de Charles Perrault (1697), traduits en anglais en 1725, et de la *Mother Goose's Melody* de John Newbery (1765).

² *Livingdying* est un recueil de Cid Corman de 1970, traduit en français sous le titre *Vivremourir* par Dominique Quélen et Barbara Beck (L'Act Mem, 2008).

³ *The granite pail* est une anthologie posthume des poèmes de Lorine Niedecker établie et éditée par Cid Corman. Le livre est organisé en trois sections qui reprennent des titres de recueils publiés du vivant de l'auteur, mais en élargissant leurs contenus, afin de couvrir l'ensemble de sa production. L'emboîtement chronologique des sections permet de faire ressortir l'évolution des thématiques de l'œuvre :

My friend tree, reprend des poèmes écrits entre 1935 et 1963 (« earlier work »),

North Central reprend des poèmes écrits entre 1958 et 1968 (« central work »),

Harpsichord & salt fish reprend des poèmes écrits entre 1964 et 1970 (« final work »).

Les poèmes marqués d'un astérisque figurent dans l'anthologie d'Abigail Lang, Maitreyi et Nicolas Pesquès, *Louange du lieu*, parue chez José Corti en 2012. Leur travail, basé sur les *Collected works* établis par Jenny Penberthy (University of California Press, 2002), porte essentiellement, pour reprendre la terminologie de Cid Corman, sur les productions « centrale » et « finale » de Lorine Niedecker.

Je n'ai retenu, dans ces « extraits », que les poèmes qui ne figurent pas dans *Louange du lieu*.

⁴ Lorine Niedecker a passé presque toute sa vie à Blackhawk Island, au bord de la Rock River, dans une zone de marais du lac Koshkonong (Wisconsin). Black Hawk (1767-1838) est un célèbre chef de la nation Sauk qui, lors de la « guerre de Black Hawk » (1832), lutta pour garder sa terre contre l'armée américaine et les milices de l'Illinois, dans lesquelles s'était enrôlé le jeune Abraham Lincoln (23 ans).

⁵ Cid Corman n'a pas choisi par hasard pour son anthologie le titre – déconcertant, sauf à y lire une expression d'enfant - de ce poème-épitaphe, qui traduit toute la singularité de l'art de Lorine Niedecker : « Dans ce poème, granite signifie granité, un motif de moucheture qu'on rencontre sur des ustensiles émaillés, mais le mot évoque aussi la roche symbole de dureté, constance, solidité, monumentalité. De la description de ce petit seau naît ainsi un frisson entre les mots petit/seau et granite, et le seau devient un monument au temps perdu et à toutes les pertes [...]. En fin de compte, ni le marbre ni le granite ne résistent aux ravages du temps, mais la poésie, avec ses mots brefs, l'emporte sur l'orage et la destruction [...]. Ce poème fonctionne comme une épitaphe, qui nous interroge sur ce qui est enterré en lui. » (eNotes Editorial, *The Granite Pail Analysis*, 2015).

⁶ Asa Gray (1810-1888), l'auteur du « Manuel de Gray » (*Manual of the Botany of the Northern United States, from New England to Wisconsin and South to Ohio and Pennsylvania Inclusive*), est un botaniste américain, connu notamment pour sa correspondance avec Darwin. Increase Lapham (1811-1875), ingénieur et naturaliste autodidacte, est considéré comme « le premier scientifique » du Wisconsin.

⁷ *When to the sessions of sweet silent thought* est le premier vers du sonnet XXX de Shakespeare. Pour la traduction, voir ci-dessous cet extrait de *Poètes* :

Pierre-Jean Jouve s'écriait en 1955 : « Traduire les sonnets de Shakespeare ! voilà qui touche à l'absurde ». Il était loin d'être le premier à se lancer dans ce voyage en Absurdie, et vingt, trente autres – et non des moindres (Guerne, Thomas, Rousselot, Bonnefoy, Cliff, Boyer, Darras...) - se sont depuis aventurés sur ses traces, au point que cela semble être aujourd'hui devenu un rite de passage pour obtenir sa carte professionnelle de traducteur « dans la langue de Shakespeare » (corollaire : la comparaison des traductions est devenue un régal d'universitaire).

Je n'avais donc en principe que l'embarras du choix pour la traduction du premier vers du sonnet XXX : « When to the sessions / of sweet silent thought », que Lorine Niedecker avait glissé dans le poème « I am sick with the Time's buying sickness » de son recueil *My friend tree* (poème qui ne figure pas dans l'anthologie *Louange du lieu* d'Abigail Lang, Maïtreysi et Nicolas Pesquès). Or, dans la douzaine de traductions que j'avais collectées, de François Guizot (1864) à Joël Hillion (2014), j'eus la surprise de constater qu'il n'y avait pas deux traductions identiques – et qu'aucune ne convenait. Ce vers sans grand mystère apparent qui, au déchiffrement, ne posait aucun problème de compréhension, s'avérait donc non seulement difficile à transposer en vers français, mais de devoir l'intégrer dans ce poème de Lorine Niedecker semblait accroître la difficulté.

C'est visiblement le mot « session » qui avait donné du fil à retordre à nos traducteurs. Quand ils ne faisaient pas purement et simplement l'impasse sur lui (Henri Thomas, Yves Bonnefoy), ils lui substituaient un synonyme : séances chez François Guizot, assises chez François-Victor Hugo, tribunal chez Charles-Marie Garnier... Or Shakespeare n'utilise ni *seance*, ni *assizes*, ni *tribunal*. En anglais comme en français, le mot « session », peut-être en raison de son origine latine, a toujours appartenu, y compris à l'époque élisabéthaine, au vocabulaire institutionnel (parlementaire, scolaire, juridique...). Et ce n'est pas un hasard si un mot si peu « poétique » introduit un sonnet qui, comme nombre d'autres, n'est pas sans contenir une certaine ironie vis-à-vis de son auteur.

Ce pas un hasard non plus si Lorine Niedecker, qui ne se payait pas de mots, y a recours à son tour dans ce court poème où elle peste contre la vie chère et se console sans y croire en jouant sur le double sens, concret et abstrait, du verbe *to warm* : quand les winter storms s'abattent sur le Wisconsin, un poêle à pétrole vaut bien (« true value ») un piano... (le sonnet XXX, lui aussi très *comptable*, évoque le coût et la valeur des choses, le « sad account » des malheurs de la vie qu'on ressasse). C'est d'ailleurs, par antiphrase, le chant (« I'd sing ») qu'elle convoque pour introduire le vers de Shakespeare.

Dès lors qu'on *achète* le mot « sessions », la traduction mot à mot s'impose, qui semble couler de source :

« Quand aux sessions de douce et silencieuse pensée »

Le vers français conserve les allitérations pour l'oreille et, comme l'anglais, tempère l'ironie du sens - qui oppose sessions et sweet thought/douce pensée – en l'approfondissant du long silent/silencieuse. Quant à la suppression de l'article défini, elle introduit une sorte de rupture temporelle dans la langue qui renforce l'effet de distance (complice, presque facétieuse) des guillemets.

Lorsque dans mes séances de réflexions silencieuses et douces [François Guizot, 1864]
Lorsque devant les assises de la douce pensée silencieuse [Emile Montégut, 1867]
Quand aux assises de ma pensée doucement recueillie [François-Victor Hugo, 1872]
Quand au tribunal muet des songes recueillis [Charles-Marie Garnier, 1927]
Quand, aux assises du doux silence pensant [Pierre-Jean Jouve, 1955]
Quand, devant les douces, taciturnes pensées [Henri Thomas, 1965]
Quand aux sessions du doux songe secret [Daniel et Geneviève Bournet, 1995]
Au tribunal des doux pensers silencieux [Jean Malaplate, 1996]
Quand, apaisée ma pensée, attentive [Yves Bonnefoy, 2007]
Quand aux assises de la pensée muette et douce [Robert Ellrodt, 2007]
Quand au tribunal du doux silence de la pensée [Frédéric Boyer, 2010]
Quand, aux assises secrètes de la pensée [Joël Hillion, 2014]